

A partir de trois courtes pièces réunies en un acte, **Didier Bezace** invente dans *Feydeau Terminus* une comédie grinçante sur l'enfer conjugal. Rire et futilité du quotidien s'y taillent la part du lion.

Elle porte une mininuisette sexy, lui un marcel glamour. Saisis dans leur intimité, ces deux tourtereaux filent le parfait amour. Comme s'ils répétaient le rite d'un prélude amoureux, Yvonne (Anouk Grinberg) se tient debout sur les pieds de Lucien (Thierry Gibault), s'échine au comble de l'excitation à lui faire réaliser le tour de leur chambre. L'heure n'est pourtant plus à la bagatelle. Yvonne enceinte jusqu'aux yeux crie sa souffrance. Lucien n'arrange en rien les choses, sent très fort le fromage italien, vient de soigner ses appréhensions de jeune père en s'empiffrant d'un plat de macaronis en solo. Avec les moyens du bord, ce jeune couple tente de faire face à l'impossible situation d'un accouchement précipité. A cent lieues du ridicule convenu des habituelles caricatures dont on assaisonne Feydeau, en un instant, cette vérité saisie nous place en porte-à-faux, met à nu la pochade. Didier Bezace fait de nous des voyeurs indiscrets, nous dévoile avec humanité le délirant spectacle des improvisations d'une vie à deux. Cette touche de réel transforme la farce, l'entraîne vers un humour qui ne joue jamais des masques du grotesque. Au final de ce premier acte, la grossesse d'Yvonne s'avère nerveuse. On sait gré à Bezace d'avoir eu l'élégance de nous divertir sans nous faire regretter nos rires, sans nous donner le sentiment d'être piégés par cette chute terrible. Réunissant trois courtes pièces en un acte de Feydeau, *Léonie est en avance*, *Feu la mère de Madame* et *On purge bébé*, Didier Bezace pousse le bouchon au plus loin, prend le pari de les jouer dans la continuité. Construisant son collage comme une tragi-comédie



desillusion comique

de l'enfer conjugal, il avance à vue dans son Feydeau inventé. Le drame intime de la première scène sera fatal à l'histoire du couple. Même la naissance d'un enfant ne réussira pas à les sauver du désastre. Yvonne s'enferme dans une neurasthénie qui ne trouve de répit que dans les tâches ménagères, Lucien gagné par la paranoïa tente vainement d'échapper à un délire de la persécution qui transforme sa vie en tourment.

Pour autant, pas question pour Bezace de faire virer Feydeau dans le drame réaliste. Le texte est là comme un garde-fou. Miracle surréaliste d'un jeu avec les mots qui, de l'énigmatique "Primipare" à la folie de "Zébrides", peut tout se permettre, va jusqu'à s'octroyer un impensable "Ta gueule !" lâché par l'enfant. Arrachées au dérisoire du quotidien, les répliques touchent leur but à chaque fois.

Quant aux ressorts du comique, d'une porte qui se referme sur une femme qui accouche à une clé oubliée dans un pot de géraniums, ils étonnent par leur évidente simplicité, ne sont si efficaces que parce qu'ils

désarment. Comme un rappel à l'ordre du rire, les trois coups du théâtre, et quelques-uns de plus, sont frappés d'entrée de jeu.

L'appartement, monté sur une tournette, joue les copies de *Tournez manège !*, nous balade en un quart de tour de l'entrée à la chambre et au séjour. Seule trace de la fantaisie amoureuse des débuts, ce chantier de bois brut s'éclaire de taches écarlates. Elles témoignent de l'intervention d'un tapissier ayant matelassé tout ce qu'il a pu. Des portes à la tête du lit, des fauteuils au canapé, elles nous révèlent le fantasme d'un nid d'amour cosy, qu'à peine esquissé, on a laissé en plan.

Dans cette maison prise de tournis, chaque entrée d'un nouveau personnage se rajoute comme une menace supplémentaire. Tous prennent les allures d'inquiétants aliens embarqués sur le navire pour y perpétuer le pire. Réunissant une impressionnante collection de nouveaux monstres, Bezace nous entraîne dans les eaux très incorrectes d'une comédie italienne où chaque situation plonge les acteurs au cœur du cauchemar.

Le ton est donné avec Annette (Corinne Masiero), l'impayable fille à tout faire fraîchement sortie de son terroir. Avec son accent à couper au couteau, elle joue immanquablement la carte de Madame contre celle de Monsieur, profite de l'hyperactivité de sa patronne pour squatter l'appartement en

oisive inutile, incontournable de jour comme de nuit. Mais on atteint le sommet de l'effroi avec la présence récurrente de l'extraordinaire Alexandre Aubry. A lui seul il compose trois des personnages parmi les plus acharnés à déstabiliser notre couple. Celui d'une sage-femme despotique qui transforme le salon en hôpital de campagne et traite avec sadisme le mari en paria, d'un majordome halluciné qui provoque des cascades de quiproquos en se trompant d'étage, annonce puis désannonce le décès de la mère de Madame. Jusqu'à son apparition en diabolique Toto, le fils de la famille, l'enfant chéri de sa maman. Une peste qui refuse d'être purgée le jour où son père tente l'affaire du siècle, la signature pour l'armée d'un contrat de pots de chambre nécessairement incassables. Au fil de ces péripéties, l'effet produit un vertige,

Réunissant une impressionnante collection de nouveaux monstres, Bezace nous entraîne dans les eaux très incorrectes d'une comédie italienne.

en contrepoint de la tendresse du jeu de Thierry Gibault et de la splendide Anouk Grinberg qui, eux, n'oublent jamais qu'un jour, ils se sont aimés. Bezace connaît son

Feydeau sur le bout des doigts, construit sa partie de cache-cache en regard de la biographie. N'oublie pas que le Feydeau de ces trois pièces en un acte n'est plus l'auteur des vaudevilles bourgeois qui firent sa gloire et sa richesse. Derrière cette plume se cache un homme qui vient de quitter sa femme, qui écrit dans le ressentiment nostalgique de celui qui se retrouve à vivre seul. En 1909, Georges Feydeau abandonne définitivement le logis conjugal et s'installe dans l'appartement 159 du bien nommé hôtel Terminus. A sa femme Marianne qui lui fait remarquer en lisant ses dernières œuvres qu'il devrait lui verser des droits d'auteur, il répond glacial : "Mais ma chère amie, c'est ce que je fais depuis que nous sommes mariés." Ce parcours nous conte l'histoire d'un amour qui fut, mais ne résista pas au temps, périt entre quatre murs à force de malentendus. Dans ces conditions, Feydeau a tous les droits, celui d'être cruel, celui d'être drôle, et rien de tout cela ne semble ni injuste ni vain.

Patrick Sourd

Feydeau Terminus, mise en scène Didier Bezace.
Théâtre de la Commune, à Aubervilliers,
jusqu'au 7 avril. Tél. 01.48.33.93.93.

à suivre sur

Inrocks.com
le guide culturel